

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 4

Artikel: Bill Murray : comique ravageur en demi-teinte
Autor: Chauvin, Jean-Sébastien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bill Murray

Comique ravageur en demi-teinte

Tout le monde a au moins vu un film de Bill Murray: de «S.O.S. fantômes» à «Charlie et ses drôles de dames», en passant par «Un jour sans fin», l'acteur a traîné sa dégaine nonchalante dans près de trente films depuis le début des années 80. Aujourd'hui à l'affiche de «The Royal Tenenbaums» de Wes Anderson, Bill Murray est l'acteur dont la folie douce et tempérée est devenue indispensable au cinéma américain. Qui d'autre pourrait le faire sinon lui?

Par Jean-Sébastien Chauvin

C'est à la radio et à la télévision que Bill Murray fait ses premières armes. Il est célèbre aux Etats-Unis pour ses prestations comiques dans l'émission National Lampoon Radio Show (où il croise les futurs «Blues Brothers», Dan Aykroyd et John Belushi), puis dans le délirant Saturday Night Live où il sévit avec succès à la fin des années 70. Murray vient au cinéma aux abords de la trentaine avec «Meatballs» d'Ivan Reitman, puis «Caddyshack», premier film d'Harold Ramis, alors presque inconnu en Europe mais qui jouit d'une excellente réputation parmi les fans de Murray (et de Ramis). Il y joue un crétin obsédé par le golf et les filles aux côtés de Chevy Chase. La consécration viendra un peu plus tard, avec un rôle dans «Tootsie» de Sydney Pollack, puis en 1984 avec «S.O.S. fantômes» («Ghostbusters») du même Ivan Reitman de ses débuts. Cette comédie fantastique gentille, bien dans le ton des années 80, fait un carton au box-office mondial et assied la réputation de Murray auprès du grand public – même s'il ne s'agit pas de sa prestation la plus remarquable. Au fond, qui est Bill Murray, lui qui, de tous les comiques de sa géné-

ration (Dan Aykroyd, Steve Martin, Chevy Chase, etc.), est peut-être le seul à avoir réellement duré?

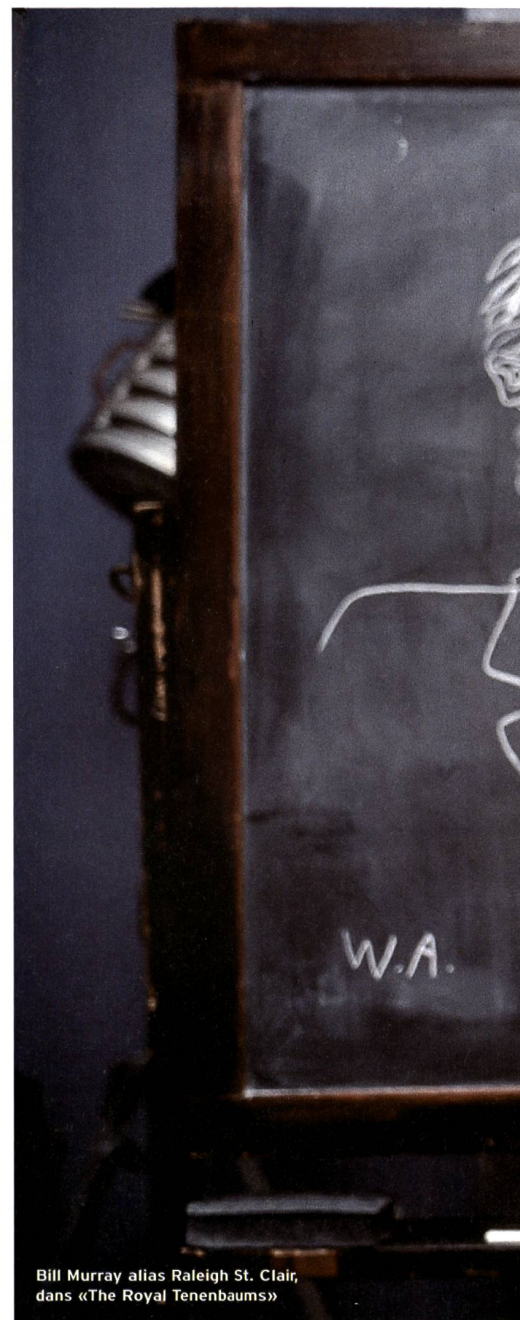
Une palette nuancée

Bill Murray est un acteur dont la palette de jeu est beaucoup plus large qu'on pourrait l'imaginer de prime abord. Derrière la folie, derrière le comique sec et tranchant ou vaguement désabusé se cache une sorte de mélancolie qui le rend bien plus ambigu et plus complexe que beaucoup d'acteurs comiques issus du même terreau. Ce qui lui permet d'accéder à des rôles plus ouvertement dramatiques où il joue sur la demi-teinte («Rushmore» de Wes Anderson ou le petit fond dépressif de «Quoi de neuf Bob? / What about Bob?»). Ce qui le distingue, c'est cette capacité à travailler non seulement sur de grands motifs – folie, tristesse, cynisme, etc. – en les poussant jusqu'à la caricature (à la manière de Jim Carrey ou de Mike Myers), mais aussi à jouer de tout un registre plus subtil.

A l'exception des rôles extrêmes (dernier en date: «Osmosis Jones» des frères Farrelly), cette caractéristique permet à Bill Murray d'humaniser immédiatement ses personnages. La plupart du temps bien ancrés au sol, ils ont un poids, une présence incarnée et une part secrète irréductibles aux vignettes en deux dimensions que le cinéma hollywoodien encourage. Bill Murray est un comique terrien dont le physique à la fois agile et pataud, lourd et aérien est aussi imposant que passe-partout. La plasticité de son visage ne l'autorise pas à faire de son corps un véritable véhicule d'expression.

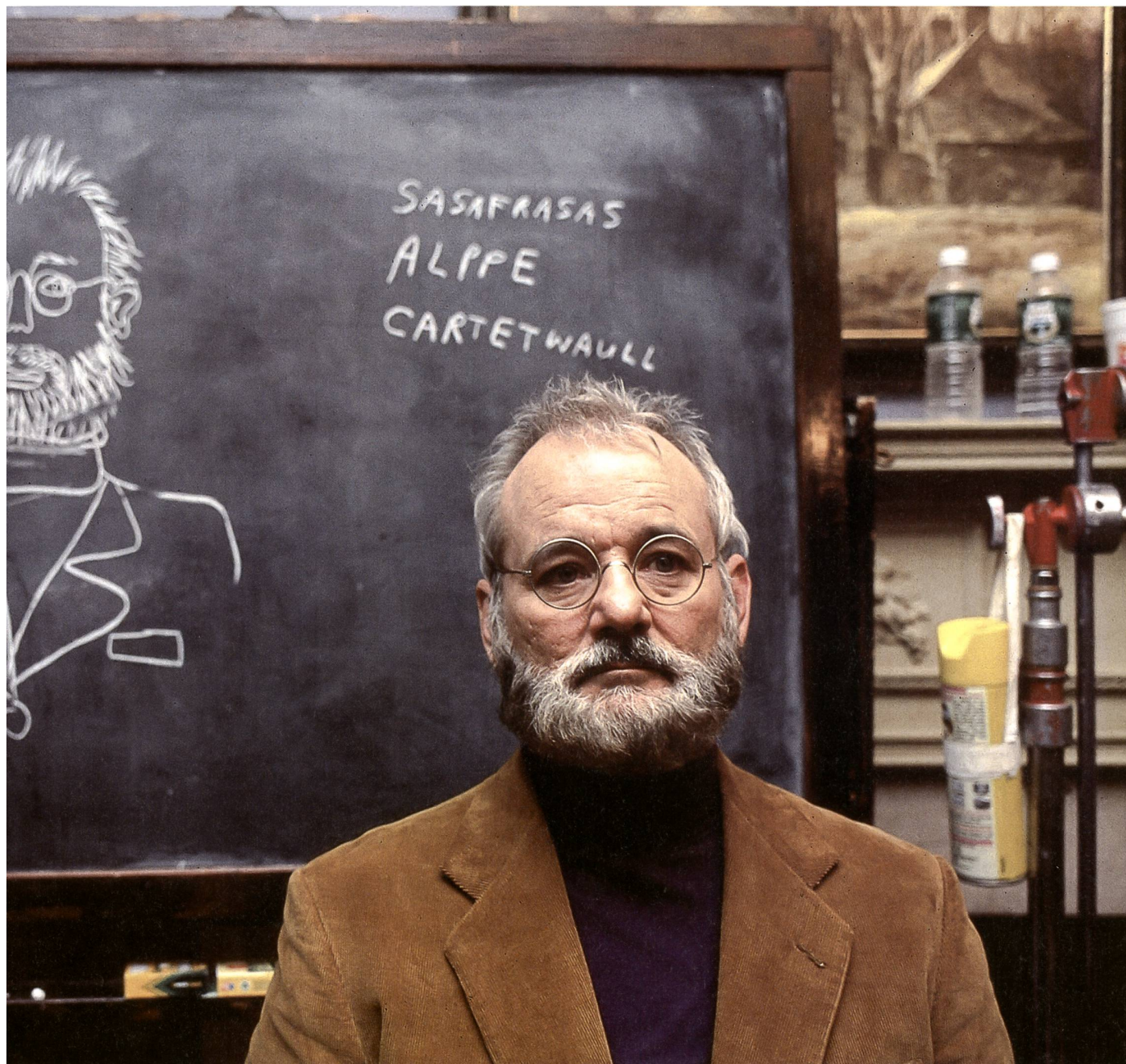
Nonchalance de style

Au contraire, Murray est plutôt acteur à interioriser. Suffisamment subtil pour se fondre dans un environnement réaliste quand le film l'exige, il laisse le comique venir à lui



Bill Murray alias Raleigh St. Clair, dans «The Royal Tenenbaums»

plutôt que l'inverse. C'est le cas dans le cultissime «Un jour sans fin» («Groundhog day»), la comédie conceptuelle d'Harold Ramis où il interprète un présentateur météo narcissique et cassant, condamné à revivre sans cesse la même journée. Il prend la situation comme elle est, puis l'approprie lentement, transige avec elle, s'y adapte. L'acteur et le personnage finissent par se confondre, ce qui explique sans doute pourquoi aucun film n'a réellement été construit autour de la seule figure de Bill Murray – en tout cas pas au point d'en faire une star incontournable. Tel un caméléon (sa filmogra-



phie est assez anarchique et hétérogène), il ne s'impose jamais, mais se fond partout où il joue, au risque de paraître presque un peu falot. On lui prête la faiblesse (le talent?) de tout accepter avec une sorte d'indolence, à moins qu'il ne s'agisse d'une curiosité sans préjugés qui lui vaudra quand même de jouer dans quelques navets.

«S.O.S. fantômes», «La petite boutique des horreurs» («The Little Shop of Horror»), «Quoi de neuf Bob?», «Mad Dog and Glory», «Ed Wood», «Sex Crimes» («Wild Things») ou «Charlie et ses drôles de dames» («Charlie's Angels»), pour ne citer qu'eux, offrent autant

de rôles contrastés que Murray ne cherche jamais à aborder comme de grandes figures mythologiques. Rien à voir avec la méthode de l'Actors Studio, envisageant tout rôle comme un puits de passions recelant un potentiel dramatique aussi fort que n'importe quel colosse de l'Histoire. Bill Murray revendique sa nonchalance, sa discrétion et une parcimonie d'effets là où les comédiens de l'Actors Studio (Dustin Hoffman, Al Pacino) fouillent leur personnage pour livrer une interprétation plus chatoyante. Cette absence de prétention au grand art protège pour toujours Bill Murray de la grandiloquence. Si la dépression, le ma-

C'est la situation absurde qui imprègne le personnage et non l'acteur qui l'infléchit, la malaxe, la travaille pour la rendre comique par son jeu.

laise ou l'inquiétude flottent dans beaucoup de ses prestations comiques, une légèreté de ton et un hédonisme bon enfant viennent toujours balayer ces mauvais plaisants. ■

Voir la critique de «The Royal Tenenbaums» en page 22.